

Emmanuel Vilsaint

Maudit cas de Jacques
Journal d'une putain violée

Monologue

Teham Éditions

© Teham Éditions, 2014

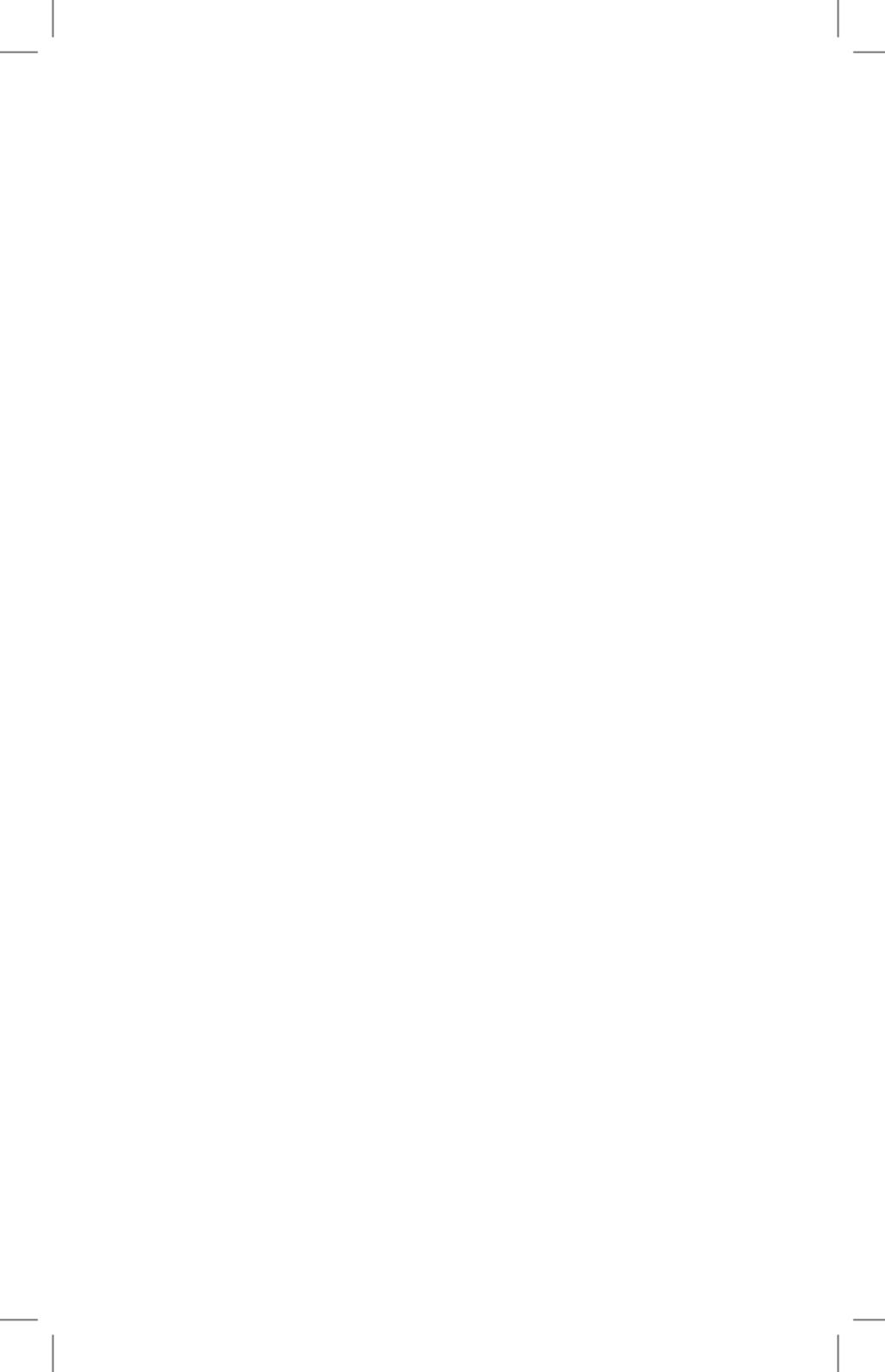
Teham Éditions
97, avenue du Général de Gaulle
94420 Le Plessis-Tréville - France
www.tehameditions.com
ISBN 979-10-90147-12-6

©Photo de couverture : Emmanuel Vilsaint

À

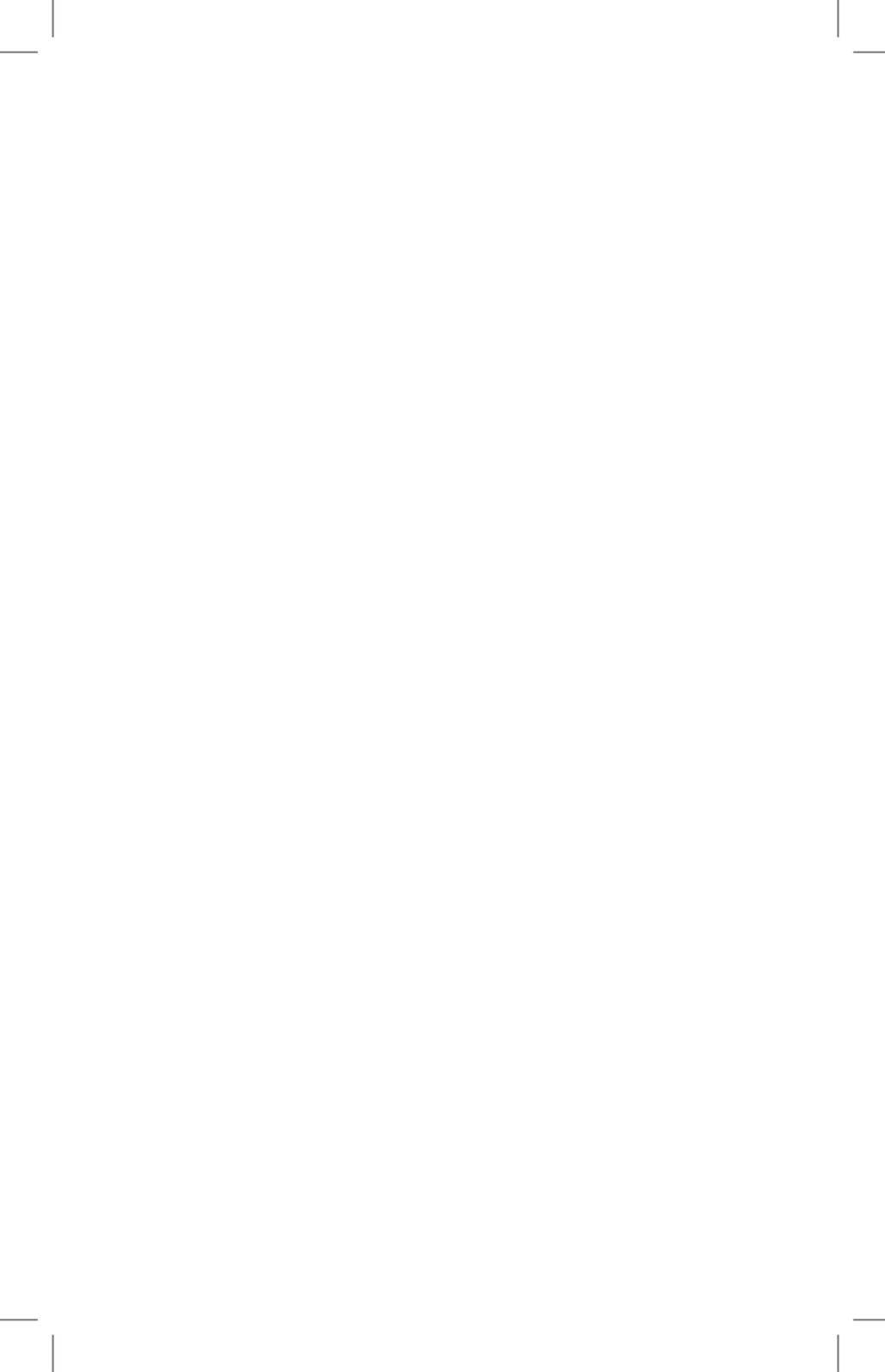
Ange, Giscard, Marie-Pierre

Christine Bonny partie trop tôt,
ce soir du 12 Janvier.



« Quand on est environné par la brutalité, il n'y a plus de place pour les textes raffinés. Moi, j'écris pour provoquer un peu et obliger les autres à renifler la merde. Pas le choix, il faut mettre le groin au sol et humer la puanteur. »

Pedro Juan Gutiérrez, *Trilogie sale de la Havane*
Traduit de l'espagnol par Bernard Cohen



I

(On entend au loin les murmures de Port-au-Prince éveillée. La situation chaotique dans laquelle est plongée la ville devient de plus en plus visible par les débris et déchets éparpillés sur la scène. Jacques, dans son abri provisoire, devant son miroir, vient tout juste de finir son maquillage et d'enfiler son costume de femme pour se rendre à son travail. Ses yeux tombent subitement sur un pistolet créole ; il le prend et le pointe sur sa tempe. Un temps. Il réfléchit puis le range. Il garde les yeux grands ouverts fixant son reflet. Il lui parle...)

JACQUES

(À son reflet)

Non ! Non ! Arrête. Arrête avec ça ! Je ne tuerai pas ma tête ce soir. Je ne mourrai pas.

Pas maintenant. Pas maintenant ! Je préparerai ma mort pour mourir en feu, en flamme. On en avait déjà parlé et tu le sais mieux que quiconque. Je ne peux mourir comme ça, comme ça. Je veux une mort vivante, arrogante. Une grosse mort. Une putain de mort obèse et scandaleuse pour moi tout seul. Une mort présentée en gras dans les lignes de l'humanité au bout d'un petit matin de libération de consciences. Une mort qui ouvre le robinet des larmes du monde et qui fait grincer les dents des voyeurs de cadavres en putréfaction. Voilà ce dont je rêve. Une mort qui fait galoper les donateurs, les bailleurs, les branleurs, les escompteurs. Je veux pour moi-même une mort pas comme les autres morts. Apocalyptique, la mienne, pour qu'on vienne me parler de son de trompettes finales, de jugement dernier, d'invasion de bêtes à sept têtes, de bataille d'anges et de chiens bipèdes volants, de repentance de dernière heure.

(En aparté)

Mais au fond, qu'aurais-je à me reprocher ?
Me repentir de quoi ? Tchiiip ! Bref !

Je veux claquer comme un rêve dans un beau palais de plus de trois cent soixante-cinq portes. Je veux tomber solennellement comme ces trois cent mille et une poussières de soldats piégés sur le champ de bataille.

(En aparté)

Ah !

(Rire)

Quand j'y repense, pour ces Capois Lamort de mon époque, les boulets étaient aussi de la poussière : une vraie poussière collante, porteuse d'asthme, meurtrière.

Je veux des funérailles nationales et internationales en mon nom, par-ci, par-là, à droite et à gauche. J'exige que chaque citoyen de tout partout observe douze minutes de silence pour chaque douze coups de brique que j'aurai à recevoir sur la tête dans un de ses douze janvier répétitifs. Et je veux surtout, en visite d'honneur et de recueillement, douze anciens chefs d'État, exilés ou enfermés, peu importe, mais accompagnés de douze belles femmes à la peau très très claire et aux lunettes fumées. Douze et douze. Ce qui fera vingt-quatre

personnalités importantes au pied de ma tombe, acclamées toutes pour leur bonté et beauté au service du peuple sur le parvis de Saint-Antoine.

(En aparté)

Peut-être qu'il faudra seulement, pour les héberger, douze palais nationaux. Car chacun des douze voudra présider démocratiquement, dé-mo-cra-ti-que-ment sur douze décennies. Je le sais déjà. Je le sens. Ils sont tellement anxieux pour toi, pour moi, qu'ils voudront, tous, mettre la fin de leurs jours au service de leur belle patrie tant aimée et chérie.

(Il s'habille en tenue de circonstance. Le bras droit levé comme pour prêter serment. Ambiance investiture présidentielle)

Je jure devant Dieu, devant la nation d'en être le gardien intraitable et farouche. Que flottent désormais dans l'azur pour rappeler à tous les Haïtiens, les prouesses de nos sublimes martyrs de la crête à Pierrot, de la butte Charrier et de Vertières qui se sont immortalisés sous les boulets et la mitraille pour nous créer une patrie où le nègre haïtien se sent réellement souverain et libre.

Frè m, sè m, nou menm k ap soufri anba drapo papa Desalin lan, nou menm k ap triye sik nan sèl, nou menm k ap bat dlo pou fè bè, nou menm dwa nou pase anba pye. Jounen jodi a, kote m kanpe a, m ap di nou : Lè yon pèp nan grangou, lè yon pèp nan chomaj, lè yon pèp nan fatra, lè yon pèp nan lanmò, lè yon pèp anba kout baton, se lè sa li pi fò ! Repete : se lè sa li pi djanm ! Kisa mwen di : se lè sa li pi bèl ! Mwen pa tandè : Se lè sa li pi dous ! An nou bat yon ti bravo pou tèt nou, yon ti bravo, ti bravo. Wi ! Bravo, bravo, bravo... Epi, pa neglije ba...

(En aparté)

Ah ! Il faut encore *jacquorépéter* tous ces beaux discours, toutes ces formules magiquement masturbatoires qu'ils se créent dans leur salon en grattant leurs deux petites sacoches mal soulagées. Tous leurs mensonges et ruses forgés en arme dialectique dans le but de prendre de la roue libre sur le dos du petit peuple. Voici, aujourd'hui, que je me constitue en foule inconsciente, insouciant, ignorant, sans honte et sans sentiment pour leur courir après. Je les vénère, je me mets à genoux à leurs pieds, les prie, j'attends d'eux la délivrance. Je leur cire les chaussures, lave leurs voitures, me

donne à leurs femmes, à eux, vouvoie leurs enfants et petits-enfants.

(En enlevant son beau costume présidentiel, le piétinant et crachant dessus)

Pourtant, piétinée, salie, défigurée, pillée, violée, démantibulée, commercialisée, vandalisée, finie, ils ne me reconnaîtront pas. Ils ne m'ont jamais reconnue d'ailleurs. Ils n'ont jamais voulu me reconnaître, m'accepter auprès d'eux. Moi qui les aimais. Qui leur ai été toujours fidèle. Ils m'ont trahie. J'ai été belle, stable, propre, pure. Ils ont fait de moi une *jeunesse*. Désormais, je n'ai nulle autre obligation que celle d'arpenter les couloirs de leurs ministères, les corridors de leurs quartiers laissés pour bordel, les coussins de leur quatre-quatre confortable à la mode américaine. Je suis à la merci de la *bousinerie* internationale, pain quotidien de tout un peuple qui ne cessera de payer sa fierté de nègre vaillant.

(En pleurs)

Cela fait un mois, un mois depuis que je me suis fait chiffonner par ce sans aveu, leur envoyé spécial. Il travaille pour eux, du moins pour le système. J'en suis sûre.

Il n'y a pas de doute. Il s'appelle « Une-balle-à-la-tête ». Un mois que je vis avec son cauchemar injecté en moi, ce soir où il est venu me visiter. Pas pour voler mon argent cette fois, ni ma capote, mais pour mon corps, mon sang sucré, m'a-t-il dit. Étonnant désir de la part d'un mâle pur et dur qui se réclame défenseur de la virilité la plus extrême. Le voyant prendre position, je me suis dit qu'il était d'humeur théâtrale, ce soir-là. Ou même, je n'aurai qu'à me pincer pour sortir de ce rêve. J'aurais tellement aimé avoir raison. Mais j'ai fini par comprendre qu'il ne fait jamais la comédie, lui, Une-balle-à-la-tête. Il ne joue jamais. Sa vie est une interminable scène de Western qui défile aux yeux de ses spectateurs, forcés d'y prendre part. Il obtient toujours ce qu'il veut. Sitôt satisfait, il t'épargne du plus fatidique de ses châtiments : une balle à la tête. Il est de ceux qui font la loi. « *Se mwen leta. Pa gen lòt ankò, p'ap janm gen lòt* » Il s'en est vanté lorsque j'ai senti la lourdeur de son poids dans mes veines, la fureur de son sexe. J'étais forcée de lui tourner le dos et de me déshabiller, m'offrir à lui comme un plateau de viande à bon marché.